

admirons toujours les œuvres de Dieu même quand leur perfection nous échappe. Si la conformation du porc n'a rien de cette harmonie qui se fait remarquer dans celle du cheval, voyez comme elle est merveilleusement appropriée à sa destination ! Le corps du cochon, ramassé, cylindrique est un véritable sac de viande : aucun animal ne remplit aussi complètement l'espace où il se meut. Renfermez, en effet, son corps dans quatre lignes droites, et vous serez surpris du peu de vide que vous rencontrerez.

Voyez ce grouin semblable à un coin et armé du boutoir, espèce de pioche qui permet au porc de fouiller le sol et de chercher dans les entrailles de la terre, si la nourriture est rare à la surface ; cette gueule, armée de quarante-quatre dents capables de broyer les os et de briser les coquilles que les flots rejettent sur la grève ; ces deux canines qui débordent le museau et fournissent aux tribus sauvages des armes pour se défendre contre les grands carnassiers. S'agit-il de traverser un fleuve, de franchir des marais ou des borbiers, de pénétrer dans un fourré inextricable, où trouverez-vous un quadrupède en état de suivre un porc ?

Plus grand, avec son appétit vorace et son goût pour la chair, il eût été pour nos basses cours un hôte incommode et dangereux ; plus petit, une proie trop facile dans les contrées où, comme dans plusieurs parties de l'Amérique, les fermiers l'envoient des semaines entières s'engraisser en liberté dans les forêts. A mes yeux, le cochon est un des plus riches présents que la Providence ait faits à l'homme, et ne voir en lui qu'un objet de dégoût est injuste et ingratitude.

Pendant que M. de Morsy s'exprimait ainsi, un domestique s'était approché de lui et attendait respectueusement qu'il eut cessé de parler.

« Monsieur, dit-il alors, le mécanicien que vous avez fait demander est arrivé. Il vous attend près de la machine à battre ; mais il ne voudrait pas commencer à la démonter en votre absence.

MACHINE A BATTRE.—SES AVANTAGES.

Messieurs, reprit M. de Morsy, voici une bonne occasion d'examiner l'appareil le plus compliqué de ma ferme. Il est loin d'être parfait ; mais cela n'a rien d'étonnant, il y a si peu d'années que l'agriculture a fait un appel sérieux au génie de la mécanique !

Nos visiteurs se trouvèrent bientôt en face d'une espèce de baraque en planches occupant le centre d'une vaste grange. M. de Morsy, après avoir échangé quelques mots avec son mécanicien, rejoignit les jeunes gens, et pendant que le constructeur enlevait la chemise de bois, sous laquelle

le batteur mécanique sommeillait la moitié de l'année, il leur donna les explications suivantes :

« Lorsque quatre chevaux attelés au manège mettent cette machine en mouvement, un contremaitre et deux aides suffisent à peine à la charger ; et cependant leur unique occupation consiste à placer sur une table inclinée des très-petites gerbes de blé, de seigle ou d'orge. Celles-ci, attirées sans relâche par les cylindres alimentaires, disparaissent comme par enchantement dans les flancs de la machine. Là, soumise à l'action énergique de quatre fléaux, dont les coups se succèdent avec tant de rapidité, que l'oreille n'entend qu'un roulement continu, les épis laissent échapper leurs grains tandis que la paille, saisie et secouée par des rateaux circulaires, est poussée en dehors. Mais l'ingénieux appareil ne se borne pas à extraire le grain de son enveloppe : ce grain ne descend dans le réservoir qu'après avoir été parfaitement nettoyé et même trié ; car, selon son volume et son poids, il va remplir trois compartiments différents.

Cette machine copiée, sauf quelques modifications de ma façon, sur celle du célèbre écossais Meikle, a été exécutée en France.

L'invention de Meikle, qui fut de prime abord adoptée en Angleterre, s'est rapidement répandue en Suède, en Allemagne et en Pologne. M. le comte de Lasteyrie est le premier qui l'ait fait connaître en France, où, malgré les efforts de plusieurs agronomes d'une grande autorité, elle est encore très-peu employée.

La supériorité du battage mécanique sur le battage au fléau est cependant tellement évidente pour une ferme de 500 arpents et au-dessus, qu'il est impossible que les agriculteurs français ne finissent pas par renoncer à l'ancien mode.

Parmi les avantages de la machine de Meikle, on doit placer en première ligne :

1o La rapidité de l'opération ; avec l'appareil que vous avez sous les yeux, j'obtiens, en moyenne, 200 minots de blé par journée ; or quatre batteurs vigoureux et bien exercés exécuteraient à peine la cinquième partie de ce travail dans le même espace de temps.

2o L'emploi utile des chevaux de trait quand l'état de la température et de la terre nous forcent de les laisser à l'écurie. En effet, souvent en hiver la neige, la gelée, les pluies rendent tout labour et tout charroi impossible. Le cultivateur, pourvu de la machine à battre, profite de ces circonstances pour égrener son blé presque sans frais, puisque, sans cette occupation, il ne saurait comment utiliser ses hommes et ses attelages.

3o Dans les années humides, ou bien lorsque les moissonneurs ont été

surpris par ces épouvantables orages qui crèvent en torrents de grêle et de pluie, les gerbes, malgré toutes les précautions, tous les efforts du cultivateur et des siens, ne sont jamais rentrées dans un état de siccité convenable. Soit qu'on les dispose en meules, soit qu'on les serre dans les granges, elles entrent en fermentation ; et le grain qu'elles contiennent germe et se détériore plus ou moins complètement. Alors le fermier n'a d'autre ressource que de battre sans retard ; mais le battage à la main est d'une lenteur désespérante, et, de plus, les batteurs, recherchés, embouchés à des prix exorbitants, manquent ou font la loi. Heureux celui qui dans ces circonstances a une machine de Meikle à sa disposition ! Alimentée sans interruption par les gens de la maison, fonctionnant jour et nuit, elle exécute en vingt-quatre heures la besogne de quarante batteurs, et sauve ainsi une récolte gravement compromise.

Autour de ces avantages décisifs, viennent, en outre, se grouper des avantages secondaires ; ainsi les grains sont plus parfaitement nettoyés, le cultivateur peut profiter d'une hausse passagère pour vider ses greniers ; il peut surveiller une opération qui ne dure que quelques jours, tandis qu'il lui est impossible de prévenir les dilapidations des batteurs travaillant chez lui une grande partie de l'hiver ; le battage au fléau n'apprête pas aussi bien la paille destinée à la nourriture des bestiaux que l'appareil mécanique ; enfin le batteur, quelque soit le mode de rétribution alloué, qu'il travaille à la mesure ou à la journée, n'a aucun intérêt à extraire complètement le blé de la paille.

ELLE DEVRAIT ÊTRE PLUS RÉPANDUE.

AUGUSTIN. — Mais comment est-il possible qu'une machine dont l'emploi est si profitable ne se trouve pas dans toutes les fermes ? Elle est donc très-cher d'acquisition et d'un usage dispendieux ?

M. DE MORSY. — Il est démontré que tout calculé, même les frais d'installation et la détérioration inévitable, une machine de Meikle égrene le blé, sinon à meilleur marché, du moins au même prix que les batteurs ; mais ce qui s'opposera longtemps à son adoption, c'est d'abord l'avance considérable que nécessite l'achat de l'appareil, les difficultés de sa mise en place et de son ajustage, et, plus que tout cela, l'ignorance et l'esprit de routine de nos cultivateurs.

BATTAGE DANS DIFFÉRENTS PAYS.

CHARLES. — Mais, Monsieur, outre le fléau, dans certain pays ne se sert-on pas du piétinement des bœufs et des chevaux pour égrener les céréales ?

M. DE MORSY. — Sans sortir de la